

CONDITIONS :

Annuaire.

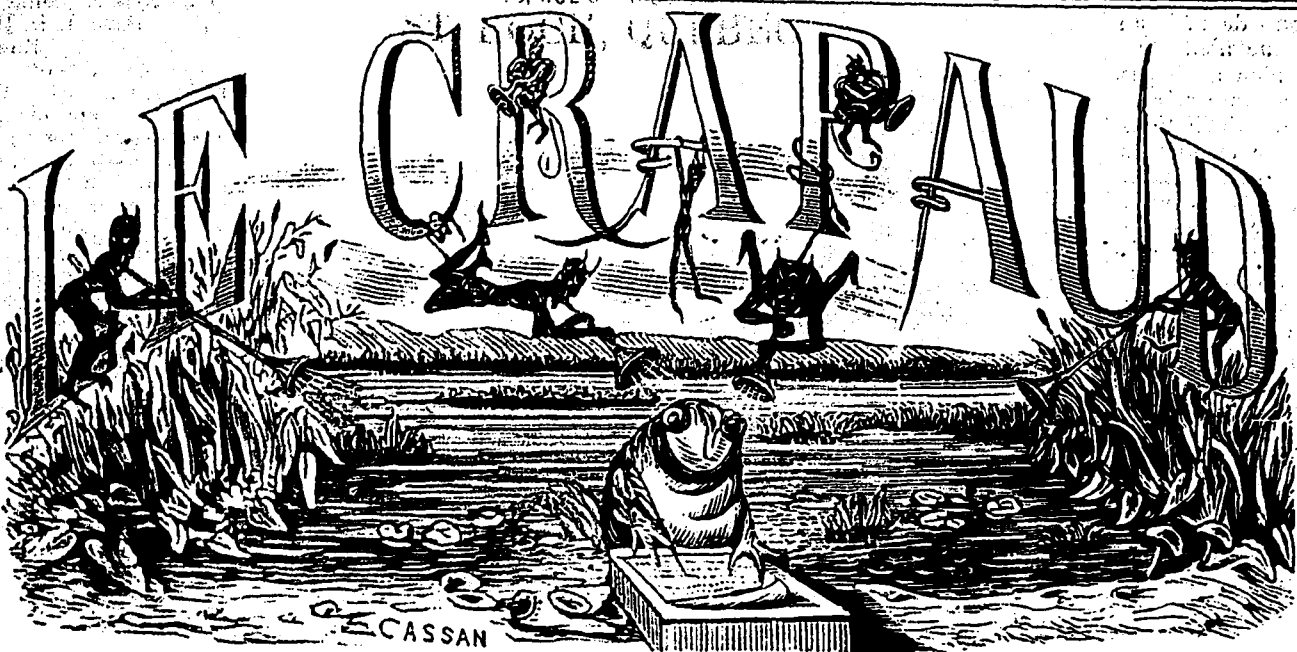
UN AN

Ville.....0 75
Campagne.....0 75
États-Unis.....1 00

SIX MOIS

Ville.....0 40
Campagne.....0 50
En numéro.....0 1

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne:

1ère insertion 10 cts

ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Vol. 1

BEDARD & BRAZEAU, Propriétaires-Éditeurs,
No. 31 Côte St. Lambert

No. 14

POÉSIE.

Voilà le Diable à Confesser!

Dans ce monde l'on ne sait guère
Que des projets suivant son goût ;
Le plaisir même est une affaire
Dont on vient rarement à bout ;
On entreprend avec délice,
Mais ce n'est pas tout de commencer ;
Il faut encore que l'on finisse.
Voilà le Diable à confesser.

Laure, qu'on cite pour modèle
De sagesse et de sentiment,
Va serrer la chaîne éternelle
Qui doit l'unir à son aiment.
La belle se donne pour neuve ;
Laure, c'est trop vous avancer ;
L'instant vient d'en fournir la preuve.
Voilà le Diable à confesser.

D'un certain trésor qu'on s'arrache
Le vieil Orgon est entiché ;
D'une jeune beauté sans tache
Avec l'hymen il fait marché.
Des fillettes il tient la perle ;
Mais ce qui doit l'embarrasser,
C'est qu'il faut dénicher le morle,
Voilà le Diable à confesser.

Le Gros Mondor charge sa table
Des mets les plus délicieux,
Et les plats, d'un vin délectable
Y charme le goût et les yeux,
Notre homme aime la bonne chère.
Il a de l'or à dépenser ;
Mais, hélas ! il faut qu'on digère,
Voilà le diable à confesser.

Bientôt nous aurons les élections
Libérales, comme conservateurs
De notre Confédération ;
Promettent de sauver des malheurs,
Tous les peuples des deux Canadas,
L'on trouve que c'est trop s'avancer.

Et l'on se moque des candidats.
Voilà le Diable à confesser.

Après une joyeuse vie.
Un beau matin, on dit bon soir ;
Et qu'en en ait ou non l'envie.
Monsieur le Curé vient vous voir.
" A vos péchés, mon très cher frère.
" Dans ce moment il faut penser ;
" Dites-moi tout." Hélas mon père.
Voilà le diable à confesser.

CHICOT.

Feuilleton du "Crapaud."

Les émotions de Polydore Marasquin.

PAR LEON GOZLAN.

Je l'avoue, je ne tenais pas du tout à me séparer de Mocooco et de Saïmira, car il fallait les vendre tous les deux ou les garder tous les deux; mais la femme du vice-amiral Campbell mit tant d'insistance à les avoir que je finis par les lui céder. Je savais du reste que milady en aurait soin comme moi-même. Toute fois je l'engageai beaucoup à ne jamais les laisser à la portée de leur persécuteur, Karaboulli premier. Elle me le promit, et je lui abandonnai avec confiance mes deux pauvres chimpanzés, qui me parurent encore plus affligés que moi de notre séparation. Il m'embrassèrent comme deux enfants, et leurs petites larmes coulèrent sur mes mains. Je fis sur le point de les reprendre; mais j'étais marchand; il faut vendre; l'intérêt l'emporta.

Comme tous ces messieurs de la station et leurs dames achetaient, ainsi qu'on l'a remarqué sans doute, tous mes animaux par paires, il arriva que ne possédant mes familles

de singes qu'en nombre incomplet, il me resta un des deux babouins, Karaboulli second, lequel, faute d'antagoniste femelle, fut condamné à ne pas sortir de la ménagerie. Cette situation irrita au point qu'il se mit à pousser des gémissements de rage et de fureur quand il vit partir tous ses compagnons de cage.

Ceux-ci, à leur tour, prenant en pitié le sort de leur camarade resté captif derrière les barreaux de fer, jetèrent des cris féroces et ne voulurent pas se laisser emporter sur les vaisseaux de la station. Il fallut employer le fouet et le rigoise pour les conduire à bord.

Tout Macao s'émut de l'événement. Pourtant force demeura à la loi. Tous les singes furent embarqués.

Rien ne donnerait une idée, aucune parole, aucune peinture, du regard pourpro et sombre que m'alongea le babouin solitaire quand je rentrai au bazar après le départ de ses compagnons. La vengeance de l'homme le plus haineux, le plus irrité, n'a jamais condensé autant de menaces dans ses yeux que j'en lus dans ceux du babouin. J'y vis du sang, j'y vis du mion.

Cette vente de singes, sur laquelle j'avais réalisé d'énormes bénéfices, avait eu lieu depuis près d'un an, quand une nuit je m'éveillai horriblement suffoqué par une fumée épaisse qui semblait jaillir des fentes du plancher de ma chambre. Ce plancher, de bois for minco, s'étendait au-dessus de la ménagerie. J'é touffais. Ce fut avec une peine infinie que je me levai et me dirigeai vers la croisée. Je l'ouvre, j'ouvre partout pour ne pas mourir asphyxié, ainsi que ma mère, couchée dans la chambre voisine. Mais dès que l'air eut pénétré, ce ne fut plus de la fumée, ce furent des flammes qui sortirent des fentes du plancher,

du plancher croulant, embrasé, et qui enveloppèrent du haut en bas toute la maison. L'incendie la dévorait. Ma première pensée fut de courir vers ma mère. Il était trop tard! L'arrière-pièce dont elle avait fait sa chambre avait été envahie la première par la fumée, et la fumée avait tué ma pauvre mère dans son sommeil avant qu'elle pût appeler à son aide. On m'arracha de cette pièce où je voulais mourir. Des voisins m'emportèrent. On me déposa dans la rue, sur un banc de pierre. C'est de cette place que je vis brûler tout mon établissement. Par la porte renversée, par l'entrée béante du bazar, qui me parut un soupirail de l'enfer, je fus témoin d'un spectacle que je n'oublierai jamais.

Au milieu des flammes qui rôtissaient mes plus beaux oiseaux et où se tordaient avec des hurlements épouvantables mes superbes tigres, dont personnes n'osait approcher pour tenter de les soustraire à cette combustion infernale, le babouin dansait, ricanait, batifolait et piétinait avec une joie hideuse, un brandon enflammé dans chaque main. Son attitude, ses regards cyniques, tout dans son effroyable expression faisait suffisamment comprendre que l'auteur de l'incondie c'était lui: lui qui, dans une nuit de vengeance longtemps méditée, avait dû se procurer les allumettes chimiques avec lesquelles il avait vu, le soir, le gardien allumer le bazar!

Lui, qui, avait ensuite brisé ses chaînes, ses barreaux, avait tourné le robinet du gaz et l'avait embrasé après l'avoir fait sortir à pleins jets du tuyau. C'était là la vengeance suprême du terrible babouin Kara bouli second. (*)

1 Cet événement atteste combien M. Polydore Marasquin avait, par l'étude et le travail, civilisé ses pensionnaires; car les singes, chacun le sait, éprouvent une horreur instinctive pour le feu.